

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET¹.

Activité de la justice divine contre le pécheur. Son opposition à la loi de Dieu. Effets qui en résultent contre lui. Ce qu'il doit faire pour éviter les coups de la main vengeresse. Dignes fruits de pénitence, toujours salutaires.

« Une voix crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, aplanissez les sentiers de notre Dieu; pour cela il faut combler toutes les vallées et abattre toutes les montagnes² : » c'est-à-dire, qu'il faut relever le courage des consciences abattues par le désespoir, et abattre sous la main de Dieu, par la pénitence, les pécheurs superbes et opiniâtres qui s'élèvent contre Dieu, etc.

L'Église fera bientôt le premier, lorsqu'elle dira aux pécheurs : *Consolamini, consolamini*³. ... *Gaudium magnum;... quia natus est vobis hodie Salvator*⁴ : « Consolez-vous, consolez-vous.... Je vous annonce le sujet d'une grande joie.... Il vous est né un Sauveur. » Mais devant que de relever leur courage, il faut premièrement abattre leur arrogance : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*⁵ : « Car la cognée est déjà mise à la racine de l'arbre. » Pour cela il faut des paroles inspirées d'en haut. *Ave, Maria*.

Deux coups : celui du péché, celui de la justice divine. L'un ôte la vie, l'autre l'espérance : le coup du péché, la vie; le coup de la justice l'espérance. Chose étrange et incroyable, messieurs! après la perte de la vie peut-il rester de l'espérance? Oui, parce que Dieu est puissant pour ressusciter les morts, et qu'il « peut, dit notre évangile, faire naître des enfants d'Abraham de ces pierres⁶ » insensibles et inanimées; et sa miséricorde infinie lui faisant faire tous les jours de pareils miracles, ceux qui ont perdu la vie de la grâce n'ont pas néanmoins perdu l'espérance, etc.

Faut traiter le second point et dire par quels degrés Dieu abat l'appui et le fondement de cette espérance mal fondée. Ce coup n'est pas toujours sensible; il dessèche l'arbre et la racine en retirant ses inspirations.

Ainsi je ne m'étonne pas si les pécheurs convertis regardent l'état d'où ils sont sortis avec une

¹ Ces fragments nous paraissent avoir été composés par l'auteur pour être adaptés au sermon précédent, qu'il aura voulu prêcher dans quelque autre occasion avec certains changements et des additions. (*Édit. de Déforis*.)

² *Luc. III, 4.*

³ *Is. XL, 1.*

⁴ *Luc. II, 10, 11.*

⁵ *Ibid. III, 9.*

⁶ *Luc. III, 8.*

telle frayeur, et ne se sentent pas moins obligés à Dieu que s'il les avait tirés de l'enfer. *Posuerunt me in lacu inferiori*¹ : « Ils m'ont mis dans une fosse profonde. » *Eruisti animam meam ex inferno inferiori*² : « Vous avez retiré mon âme de l'enfer le plus profond. » Deux choses font l'enfer : la peine du damné, séparation éternelle d'avec Jésus-Christ; *Nescio vos*³ : « Je ne vous connais pas. » A la sainte table, il ne nous connaît plus. Elle est éternelle de sa nature. Le feu, la peine du sens. Il n'est pas encore allumé; mais nous en avons en nous le principe. En effet, d'où pensez-vous, chrétiens, que Dieu fera sortir [ce feu? du sein même du pécheur].

Le moment que Dieu a marqué pour donner ce coup irrémédiable qui enverra les pécheurs au feu éternel, par une juste disposition de sa providence, ne leur doit pas être connu. C'est un secret que Dieu se réserve et qu'il nous cache soigneusement, afin que nous soyons toujours en action et que jamais nous ne cessions de veiller sur nous. Néanmoins le pécheur s'endort dans les longs délais qu'il lui donne, l'attendant à la pénitence; et pendant qu'il dort à son aise au milieu des prospérités temporelles, il s'imagine que Dieu dort aussi : « Il dit dans son cœur : « Dieu l'a oublié; » il ne prend pas garde à mes crimes : *Dixit enim in corde suo: Oblitus est Deus*⁴; et parce qu'il ne songe pas à se convertir et que Dieu ne lui fait pas sentir sa fureur, il croit que Dieu ne songe pas à le punir. Pour lui ôter de l'esprit cette opinion dangereuse, tâchons aujourd'hui de lui faire entendre une vérité chrétienne qui nous est représentée dans notre évangile et que je vous prie de comprendre : c'est que la justice divine, qui semble dormir, qui semble oublier les pécheurs, les laissant prospérer longtemps en ce monde, est toujours en armes contre eux, toujours en action, toujours vigilante, toujours prête à donner le coup qui les coupera par la racine, pour ne leur laisser aucune ressource.

Mais, afin de bien comprendre cette vérité, il est nécessaire, messieurs, de vous expliquer plus profondément ce que j'ai déjà touché en peu de paroles touchant la contrariété infinie qui est entre le pécheur et la justice de Dieu. Je suivrai encore le grand Augustin, et les ouvertures admirables qu'il nous a données pour l'éclaircissement de cette matière en son épître quarante-neuvième⁵. Il remarque donc en ce lieu qu'il y a cette opposition entre le pécheur et la loi, que comme le

¹ *Ps. LXXXVII, 6.*

² *Ibid. LXXXV, 12.*

³ *Matth. XXV, 12.*

⁴ *Ps. IX, 34.*

⁵ *Epist. CH, al. 49, t. II, col. 281 et seq.*

pécheur détruit la loi autant qu'il le peut, la loi réciproquement détruit le pécheur; tellement qu'il y a entre eux une inimitié qui jamais ne peut être réconciliée : et quoique cette vérité soit très-claire, vous serez néanmoins bien aises, messieurs, d'entendre une belle raison par laquelle saint Augustin l'a prouvée. Elle tombera sans difficulté dans l'intelligence de tout le monde, parce qu'elle est établie sur le principe le plus connu de l'équité naturelle : « Ne fais pas ce que tu ne veux pas qu'on te fasse : » *In qua mensura mensuri fueritis, remetietur vobis*¹ : « On se servira envers toi de la même mesure dont tu te seras servi. » Pécheur, qu'as-tu voulu faire à la loi de Dieu? N'as-tu pas voulu la détruire et anéantir son pouvoir? Oui, certainement, chrétiens. « Les hommes qui ne veulent pas être justes, souhaitent qu'il n'y ait point de vérité, et par conséquent point de loi qui condamne les injustes : » *Qui dum nolunt esse justii, nolunt esse veritatem qua damnentur injusti*².

Et c'est pour cela, chrétiens, que Moïse descendant de la montagne, entendant les cris des Israélites qui adoraient le veau d'or, laisse tomber les tables sacrées où la loi était écrite et les brise : *Vidit vitulum et choros, et projecit tabulas, et fregit eas*³. « Il vit le veau et les danses, et il jeta les tables et les brisa. » Et cela, pour quelle raison, si ce n'est pour représenter ce que le peuple faisait alors? Ah! ce peuple ne mérite point d'avoir de loi, puisqu'il la détruit entière en ce moment qu'on la lui porte de la part de Dieu. Qu'a fait cette loi pour être brisée? Détruisez les pécheurs, faites-les mourir! Il le fera en son temps, mais en attendant il nous montre ce que nous faisons à la loi.

C'est pourquoi il brise les tables où le doigt de Dieu était imprimé; et remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que le peuple ne pèche que contre l'article qui défendait d'adorer les idoles : *Non facies tibi sculptile*⁴ : « Vous ne vous ferez point d'image taillée au ciseau. » Mais qui pèche en un seul article, il détruit autant qu'il peut la loi tout entière. C'est pourquoi il laisse tomber et il casse ensemble toutes les deux tables pour nous faire entendre, mes frères, que par une seule transgression toute la loi divine est anéantie. Mais comme les pécheurs détruisent la loi, il est juste aussi qu'elle les détruise; il est juste qu'ils soient mesurés selon leur propre mesure, et qu'ils souffrent justement ce qu'ils ont voulu faire injustement. Car si cette règle de justice doit être observée

¹ *Luc. VII, 2.*

² *S. Aug. Tract. XC, in Joan. n° 2, t. III, part. II, col. 721.*

³ *Exod. XXXII, 19.*

⁴ *Ibid. XX, 4.*

entre les hommes, de ne faire que ce que nous voulons qu'on nous fasse; combien plus de l'homme avec Dieu et avec sa loi éternelle! Et c'est pourquoi, dans l'histoire que j'ai racontée, le même Moïse qui brisa la loi fit aussi briser le veau d'or, et mettre à mort tous les idolâtres dont l'on fit un sanglant carnage; nous montrant par le premier ce que le pécheur veut faire à la loi, qui est de l'anéantir et de la rompre effectivement, et nous faisant voir par le second ce que fait la loi au pécheur, qui est de le perdre et le mettre en pièces. « Ainsi, dit saint Augustin, ce que le pécheur a fait à la loi à laquelle il ne laisse point de place en sa vie, la loi de son côté le fait au pécheur en lui ôtant la vie à lui-même : » *Quod peccator facit legi quam de sua vita abstulit, hoc ei facit lex ut auferat eum de hominum vitam quam regit*¹.

Voilà donc une éternelle opposition entre le pécheur et la loi de Dieu, c'est-à-dire, par conséquent entre le pécheur et la justice divine. De là vient que la justice divine nous est représentée dans les Écritures toujours armée contre le pécheur. « Toutes ses flèches sont aiguisées, nous dit le prophète, tous ses arcs sont bandés et prêts à tirer : » *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti*². Que s'il retarde par miséricorde à venger les crimes, sa justice cependant souffre violence : « Cela m'est à charge, dit-il, et j'ai peine à le supporter : » *Facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens*³. Mais pourquoi chercher ailleurs ce que je trouve si clairement dans mon Évangile? Que ne puis-je vous représenter et vous faire appréhender vivement le tranchant épouvantable de cette cognée appliquée à la racine de l'arbre? A toute heure, à tous moments elle veut frapper, parce qu'il n'y a heure, il n'y a moment où la justice divine irritée ne s'anime elle-même contre les pécheurs. Il est vrai qu'elle retarde à frapper, mais c'est que la miséricorde arrête son bras. Elle tâche toujours de gagner le temps; elle pousse d'un moment à l'autre, nous attendant à la pénitence. Pécheurs, ne sentez-vous pas quelquefois le tranchant de cette justice appliqué sur vous? Lorsque votre conscience vous trouble, qu'elle vous inquiète, qu'elle vous effraye, qu'elle vous réveille en sursaut, remplissant votre esprit des idées funestes de la peine qui vous suit de près, c'est que la justice divine commence à frapper votre conscience criminelle : elle crie, elle vous demande secours, elle se trouble, elle est étonnée. Mais, ô Dieu! quel sera son étonnement, lorsque la justice divine laissera aller tout à fait la main!

¹ *Epist. CH, n° 24, col. 282.*

² *Is. V, 28.*

³ *Ibid. I, 14.*

Que si elle demeure insensible, si elle ne s'aperçoit pas du coup qui la frappe, ah ! c'est qu'il a déjà donné bien avant, que l'esprit de vie ne coule plus, et de là vient que le sentiment est tout ofusqué. Mais soit que vous sentiez ce tranchant, soit que vous ne sentiez pas le coup qu'il vous donne, il touche, il presse déjà la racine, et il n'y a rien entre deux.

O pécheur, ne trembles-tu pas sous cette main terrible de Dieu, qui non-seulement est levée, mais déjà appesantie sur ta tête ? *Jam enim securis ad radicem arboris posita est* : « La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre. » Elle ne s'approche pas pour ébranler l'arbre, ni pour en faire tomber les fruits ni les feuilles ; plaisirs, richesses, les biens de fortune, biens externes qui ne tiennent pas à notre personne : il ne faut pas un si grand effort, il ne faut pas [toucher] la racine, il ne faut que secouer l'arbre. Elle n'en veut pas même aux branches, à la santé, à la vie du corps : elle le fait quelquefois, mais ce n'est pas là maintenant où elle touche : « Elle est à la racine, » dit saint Chrysostôme : *Apposita est ad radicem*. Il n'y a plus rien entre deux ; et après ce dernier coup, qui nous menace à toute heure, il n'y a plus que le feu pour nous, et encore un feu éternel. Représentez-vous, chrétiens, un homme à qui son ennemi a ôté les armes, qui le presse l'épée sur la gorge. Demande la vie, demande pardon ; il commence à appuyer de la pointe sur la poitrine à l'endroit du cœur. C'est ce que Dieu fait dans notre Évangile : il n'enfoncé pas encore le coup, ce sont les mots de saint Chrysostôme ; mais aussi ne retire-t-il pas encore la main. Il ne retire pas, de peur que tu ne te relâches et ne t'enfiles ; et il n'avance pas tout à fait, de peur que tu ne périsses. En cet état il te dit dans notre Évangile : Ou résous-toi bientôt à la mort, ou demande promptement pardon : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur* : « Tout arbre qui ne fait point de fruit, sera coupé. » Ne désespère pas, ô pécheur, il n'a pas encore frappé ; tremble néanmoins, car il est tout prêt, et le coup sera sans remède. Peut-être va-t-il frapper dans ce moment même ; peut-être sera-ce la dernière fois qu'il te pressera à la pénitence.

Mais je suis en bonne santé : épargne-t-il la jeunesse ? Épargne-t-il la naissance ? Épargne-t-il la modération, qui semble un des plus puissants appuis de la vie ? Mais en un moment il renverse tout. Et puis quand il te voudrait prolonger la vie, il sait bien nous frapper d'une autre manière. Peut-être qu'il ne laissera pas de frapper en retirant pour jamais les dons de sa grâce. S'il les retire, arraché ou desséché, c'est la même chose ; le coup est donné, la racine est coupée, l'espérance est morte.

Que tardons-nous donc, malheureux, à lui donner les fruits qu'il demande ? Eh quoi ! si vite, si promptement, et si près du coup de la mort ? Oui, mes frères, en ce moment même faites germer ces fruits salutaires ; ces fruits peuvent croître en toutes saisons, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir. Nathan menace David de la part de Dieu ; voilà la cognée à la racine. En même temps, sans aucun délai : « J'ai péché, » dit-il au Seigneur. Voilà le fruit de la pénitence ; et au même instant qu'il paraît, le tranchant de la cognée se retire : *Dominus transtulit peccatum tuum* : « Le Seigneur a transféré votre péché. » Ne demande donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux. Il suffit de vouloir, dit saint Chrysostôme¹, et aussitôt le germe de ce fruit paraît ; et la cognée se retirera sitôt qu'elle verra paraître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur ; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoignera de la vie. Ah ! s'il est ainsi, chrétiens, malheureux et mille fois malheureux celui qui sortira de ce lieu sacré sans donner à Dieu quelque fruit ! Si vous ne pouvez lui donner une entière conversion, une repentance parfaite, ah ! donnez-lui du moins quelques larmes pour déplorer votre aveuglement. Ah ! si vous ne pouvez lui donner des larmes, ah ! laissez du moins aller un soupir qui témoigne le désir de vous reconnaître : et si la dureté de vos cœurs ne vous permet pas un soupir, battez-vous du moins la poitrine, jetez du moins un regard à Dieu pour le prier de fléchir votre obstination ; donnez quelque aumône à cette intention, et pour obtenir cette grâce. Ce n'est pas moi, mes frères, qui vous le conseille, c'est la voix du divin précurseur qui vous y exhorte dans notre Évangile. C'est lui qui excite aujourd'hui les peuples à faire des fruits de pénitence. C'est lui qui, pour les presser vivement, leur représente la cognée terrible de la vengeance divine toute prête à décharger le dernier coup, s'ils ne produisent bientôt ces bons fruits. Là-dessus le peuple : *Quid faciemus ?* « Quel fruit produirons-nous ? » *Qui habet duas tunicas, det non habenti ; et qui habet escas, similiter faciat*². « Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas ; et que celui qui a de quoi manger en agisse de même. » C'est pour cette maison qu'il parlait. Vous dirai-je à la honte de l'Église ? non, ces pauvres catholiques n'ont pas d'habit, ils n'ont pas de nourriture ! Ne dites pas : Je l'ignorais. Je vous le déclare ; ne croyez pas que nous inventions. Ce n'est pas ici un théâtre où nous puissions inventer à plaisir

¹ II. Reg. xii, 13.

² Homil. xi, in Matth. t. vii, p. 152, 153.

³ Luc. iii, 10, 11.

des sujets propres à émouvoir et à exciter les passions. Que de profusion dans les tables ! que de vanités sur les habits ! que de somptuosité dans les meubles ! Mais quelle rage et quelle fureur dans le jeu ! le désespoir [de ces infortunés est la suite de tant de désordres]. Nous rendrons compte de ces âmes.

Quand il lâchera le dernier coup, etc. Moment que Dieu a réservé à sa puissance. Le dernier coup après les grandes miséricordes, après l'abondante effusion, [après l'] épanchement des grandes grâces. Preuve par notre Évangile : *Jam enim securis* : « Déjà la cognée. » Le Seigneur avait commencé à s'ennuyer : « *Cœpit Dominus tædere* ». Dégoût [de Dieu,] quand on passe si facilement du crime à la pénitence, et de la pénitence au crime. Déjà, depuis la venue du Sauveur, Dieu s'était irrité contre son peuple qui avait méprisé les prophètes : « Ils ont, dit-il, appesanti leurs oreilles, ils ont endurci leur cœur comme un diamant, pour ne point écouter les paroles que je leur ai envoyées en la main de mes serviteurs les prophètes ; et il s'est élevé une grande indignation, une commotion violente dans le cœur du Seigneur Dieu des armées : » *Et facta est indignatio magna à Domino exercituum*¹. Pour venger le mépris de ses saints prophètes, Dieu a secoué la nation juïdaique comme un grand arbre, il en a fait tomber les fruits et les feuilles, la gloire de ce peuple, la couronne et le sceptre de ses rois entre les mains des rois d'Assyrie. Il jette les sceptres comme un roseau : quand il lui plaît, un roseau est un sceptre et un sceptre est un roseau. Il a frappé les branches, les tribus : une partie au delà du fleuve, une autre en quelque partie de l'empire des Assyriens : cependant encore une souche en Israël, encore une racine en Jacob. Le temple, les sacrifices, le conseil de la nation, l'autorité des pontifes, enfin une forme d'empire, de république. Jésus est venu, Jésus a prêché, etc. *Jam securis ad radicem* : L'arbre a été coupé par le pied, ou plutôt déraciné tout à fait.

Tite vient bientôt après Jésus-Christ : le vengeur suit de près le Sauveur. Ils n'ont pas connu le temps de leur visite : Dieu les visite à main armée. L'aigle romaine vient fondre sur eux et les enlever, malgré les forteresses dans lesquelles ils avaient mis leur confiance. Tite se reconnaît l'instrument de la vengeance de Dieu. Sans savoir le crime, il reconnaît la vengeance ; tant le caractère de la main de Dieu paraissait de toutes parts. « Tite, dit Apollonius de Tyane, en prenant Jérusalem, avait rempli de cadavres,

¹ IV. Reg. x, 32.

² Zach. vii, 11, 12.

« tous les lieux d'alentour. Les peuples voisins voulurent le couronner en considération de sa victoire. Mais il leur répondit qu'il était indigne de cet honneur, qu'on ne devait point lui attribuer les œuvres extraordinaires qui venaient de s'opérer ; qu'il n'avait fait que prêter ses mains à Dieu, qui exerçait manifestement sa colère contre les Juifs : » *Interea Titus captis Hierosolymis, omnia circum loca cadaveribus compleverat. Finitimæ autem gentes ob victoriam coronare ipsum voluerunt. Ille vero tali honore indignum se esse respondit : non enim se esse talium operum auctorem ; sed Deo iracundiam contra Judæos demonstranti, suas manus præbuisse*¹.

Le temple renversé, le sacrifice aboli, toute la nation dispersée, le jouet et la dérision de tous les peuples du monde : *Omnia in figura contingebant illis*² : « Tout leur arrivait en figure. » Ce peuple dans ses bénédictions, figure de nos grâces ; dans ses malédictions, figure de la vengeance que Dieu exerce sur nous, etc. Le baptême, la pénitence ; le pain des anges, viande céleste. Dieu s'approche de l'arbre, non pour faire tomber les fruits et les feuilles. Il n'en veut ni à votre bien, ni à vos fortunes. Il ne faut pas la cognée, il ne faut pas la racine. Les biens externes tiennent si peu qu'il ne faut que secouer l'arbre légèrement ; et après, le moindre vent les emporte. Il n'en veut pas aux branches, à la santé, à la vie ; *ad radicem*, au fond de l'âme. Arbre infructueux, où il ne trouve aucun fruit ; *quæ non facit fructum bonum*.

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne ; et venant pour y chercher du fruit, il n'y en trouva point. Alors il dit à son vigneron : « Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver ; coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? » Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je le laboure au pied et que j'y mette du fumier : après cela s'il porte du fruit, à la bonne heure ; sinon vous le ferez couper³. »

Je suis venu depuis trois ans : trois ans, c'est un terme immense pour l'attente de notre Dieu. Comptons vingt ans, trente ans, cinquante ans. Songez à votre âge, je n'entreprends pas de faire ce dénombrement ; et il n'a pas encore trouvé de fruit. Les autels de notre Dieu n'ont pas en-

¹ Philost. Apol. Tyan. Vita, lib. vi, cap. xiv. Bossuet s'étaut contenté d'indiquer dans son manuscrit le récit de Philostate, par ces mots : *Ce qui en est écrit dans la Vie d'Apollonius Tyaneus*. Nous avons cru entrer dans ses vues, en donnant ici le texte important de l'historien d'Apollonius. (Édit. de Déforis.)

² I. Cor. x, 11.

³ Luc. xiii, 7, 8.

core vu vos prémices. Il faut couper : *Ut quid enim terram occupat?* « Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? » il occupe le soin de mes ministres, qui travailleraient plus utilement sur des âmes mieux disposées. Il fait ombre à ma vigne, et empêche que mes nouveaux plants ne prennent le soleil, ou que leur fruit ne mûrisse. « Donnez encore un an. » Voyez un terme préfix et un terme assez court; car l'Église qui intercède sait qu'il ne faut pas abuser de la patience d'un Dieu. Trois ans, une longue attente; un an, une longue surséance : « Et s'il rapporte du fruit, à la bonne heure; sinon vous le couperez. » Elle consent. Appliquez à l'âme : vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture; vous n'avez ni profité ni porté de fruits : vous n'avez plus rien à attendre que la cognée et le feu. Portez des fruits : *Fructum bonum* : au goût de Dieu : *Dignos fructus* : dignes du changement que vous méditez, dignes des mauvaises œuvres que vous avez faites. Changement total au dedans et au dehors. Proportion avec les mauvaises œuvres. Maximes des Pères; tous sans exception : Qui s'est abandonné aux choses défendues, doit s'abstenir des permises. Autant qu'il s'est abandonné, autant doit-il s'abstenir : *Dignos*. Mes frères, je ne veux rien exagérer; Dieu m'est témoin, je désire sincèrement votre salut, et je ne veux ni élargir ni étrécir les voies de Dieu. Voilà les maximes qui ont enfanté les vrais pénitents. Les autres [conduisent] à la perte éternelle. Faites-vous des fruits dignes de pénitence? Ces gorges et ces épaules découvertes étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire. Est-ce pour réparer le temps que vous le consommez au jeu? Lier les parties, les exécuter, les reprendre; l'inquiétude de la perte, l'amorce du gain, l'ardeur, etc. Et quand vous étalez cette parure et tous ces ornements de la vanité, faites-vous des fruits dignes? etc. Vous n'humiliez pas la victime; non, vous parez l'idole. Faites des fruits dignes : mais pressez-vous, car le règne de Dieu approche, comme saint Jean vous presse et ne vous laisse aucun repos : pas un mot qui ne vous presse; *Appropinquat*. Tant mieux. C'est un règne de douceur. Jésus, etc. La justice après. A la suite des grâces, un grand attirail de supplices : *Jam securis ad radicem*. Je n'ai dit que ce qui est.

Pour comprendre solidement combien est grande la colère de Dieu contre les pécheurs qui ne l'apaisent pas par la pénitence, il faut supposer deux principes dont la vérité est indubitable. Le premier principe que je suppose, c'est que plus celui qui gouverne est juste, plus les iniquités sont punies. Le second, c'est que la

peine pour être juste doit être proportionnée à l'injustice qui est dans le crime. Ces principes étant connus par la seule lumière de la raison, il faut tirer cette conséquence que n'y ayant rien [de] plus juste que Dieu, rien de plus injuste que le péché; ces deux choses concourant ensemble, doivent attirer sur tous les pécheurs le plus horrible de tous les supplices. Que Dieu soit infiniment juste, ou plutôt qu'il soit la justice même, c'est ce qui paraît manifestement, parce qu'il est la loi immuable par laquelle toutes choses ont été réglées : ce qu'il vous sera aisé de comprendre, si vous remarquez que la justice consiste dans l'ordre; toutes les choses sont équitables sitôt qu'elles sont ordonnées. Or ce qui met l'ordre dans les choses, c'est la volonté du souverain être. Car de même que ce qui fait l'ordre d'une armée, c'est que les commandements du chef sont suivis; et ce qui fait l'ordre d'un concert et d'une musique, c'est que tout le monde s'accorde avec celui qui bat la mesure : ainsi l'ordre de cet univers, c'est que la volonté de Dieu soit exécutée. C'est pourquoi le monde est conduit avec un ordre si admirable; parce que et les astres, et les éléments, et toutes les autres parties qui composent cet univers, conspirent ensemble d'un commun accord à suivre la volonté de Dieu, suivant ce que dit le roi-prophète : « Votre parole, ô Seigneur, demeure immuablement dans le ciel; vous avez fondé la terre, et elle est toujours également stable. C'est par votre ordre que les jours du monde rent, parce que toutes choses vous servent ¹. » Si la justice de Dieu est infinie, il est aussi infiniment juste que tous ses ordres soient accomplis, [et que les hommes] n'outrepassent jamais son commandement. Rien ne résiste à la volonté de Dieu, que la volonté des pécheurs. La justice et l'injustice opposées. La justice infinie. Il n'y a qu'une injustice infinie qui soit capable de s'opposer à la justice infinie de Dieu, d'autant plus que celui qui [refuse de lui obéir, se porte de tout le poids de sa volonté à anéantir sa justice]. La volonté de Dieu la choque nécessairement en tout ce qu'elle est dans toute son étendue, suivant ce que dit l'apôtre saint Jacques ² : et la raison en est évidente; parce que par une seule contravention l'autorité de la loi est apéantie. L'injustice infinie, le supplice est infini dans son étendue.

Après avoir compris quelle doit être la grandeur de la peine par l'injustice du crime, vous l'entendrez beaucoup mieux encore par la justice de Dieu : car, puisqu'elle est infinie, il faut qu'elle règne et qu'elle prévale. Péché, désordre, rébellion. Ou nous nous rangeons, ou Dieu nous

¹ Ps. CXVIII, 89, 90, 91.

² Jac. II, 10.

range par l'obéissance, par le supplice; ou nous faisons l'ordre, ou nous le souffrons. Dieu répare l'injustice de notre crime par la justice de notre peine.

Il n'est pas malaisé de prouver que Dieu accuse les pécheurs. Il a gravé en eux la loi éternelle, c'est la conscience; c'est cette loi qui nous accuse : *Accusantibus aut defendentibus* ¹. En cette vie elle nous accuse intérieurement; mais le sentiment n'en est pas bien vif, parce que nous l'étouffons par nos crimes, parce que notre âme est comme endormie, charmée par les faux plaisirs de la terre et par une certaine illusion des sens. Et toutefois sa force paraît en ce que nous ne pouvons l'arracher : elle ne laisse pas de se faire entendre. En l'autre vie elle agira dans toute sa force : la force de l'accusateur est dans le jugement. En ce monde il suffit qu'elle nous avertisse; en l'autre il faudra qu'elle nous convainque. Les consciences sont les livres qui seront ouverts; *manifestabimur, apparebimus*. Nous y serons découverts par cette lumière infinie qui pénètre le secret des cœurs. Là paraîtra cette méchanceté, cette perfidie pour laquelle tu ne croyais pas pouvoir rencontrer des ténèbres assez épaisses. Là seront exposées en plein jour tes honteuses et criminelles passions, tes abominables plaisirs. Cet accusateur inflexible exagérera l'horreur de ton crime. Ta conscience parlera contre toi devant Dieu, devant les anges et devant les hommes. Comment pourras-tu te défendre contre un accusateur si sincère? La honte née du désordre, établie contre le désordre. Sacrifie à Dieu la honte que tu avais immolée au diable. Dieu, pour montrer qu'il ne nous abandonnait pas à nos passions, nous a donné la honte pour retenir leur emportement.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LE FAUX HONNEUR ET L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es ?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui demander : Qui êtes vous ? Joan. I, 19.

Le Maître de l'humilité paraîtra bientôt sur la terre; l'Église pour nous préparer au mystère de

sa naissance, nous propose aujourd'hui l'exemple admirable de la modestie de saint Jean-Baptiste : et par là nous devons apprendre que l'une des plus saintes dispositions que nous puissions apporter à recevoir Jésus-Christ naissant, c'est le mépris de ce faux honneur qui établit dans le monde tant de mauvaises coutumes et tant de maximes dangereuses.

La presse est au désert; on y aborde de toutes parts : « Toute la Judée, dit l'évangéliste, et même la ville royale y accourt : » *Omnis Judææ regio et Jerosolymitæ universi* ¹. On vient voir, on vient écouter, on vient admirer Jean-Baptiste comme un homme tout divin. Les peuples étonnés de sa vertu ne savent quel titre lui donner; même celui de prophète ne leur semble pas assez grand pour lui ². Ils prennent saint Jean-Baptiste pour le Messie; et je ne sais si ce n'est point encore quelque chose de plus glorieux, qu'en d'autres occasions on ait pris le Messie même pour un autre Jean-Baptiste ³. Dans une si haute réputation, et d'autant plus glorieuse qu'elle était moins recherchée, Jean-Baptiste demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire toujours humble, toujours modeste. Il n'est rien de ce qu'on pense : il n'est point Élie, il n'est point prophète; et bien loin d'être le Messie, il n'est pas digne, dit-il, de lui délier ses souliers : car il se sert même de cette expression basse, afin de se ravilir tout à fait; et cette main vénérable de laquelle le fils de Dieu a voulu être baptisé, cette main qu'il a élevée, dit saint Chrysostôme, jusques au haut de sa tête, n'ose pas même toucher ses pieds : *Non sum dignus corrigiam calceamentorum solvere* ⁴ : « Je ne suis pas digne de délier le cordon de ses souliers. » Un tel homme sans doute nous est envoyé pour nous désabuser de l'honneur du monde. Il n'est personne qui n'expérimente jusques à quel point il nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence contre nos propres pensées? En combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur? combien elle en étouffe de sentiments droits? combien elle en affaiblit de nobles et de vigoureux? La suite de ce discours nous fera paraître bien d'autres excès où nous jette l'honneur du monde. Il importe donc au genre humain que cet ennemi soit bien attaqué, mais auparavant il faut le connaître.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime

¹ Marc. I, 3.

² Luc. III, 13.

³ Marc. VI, 14; VIII, 28.

⁴ Luc. III, 16.

¹ Rom. II, 13.

des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous pour quelque bien éclatant qu'on y voit, ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser: et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par là toutes les vanités seront décriées: à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par là tous les vices perdront leur crédit: enfin à y chercher l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables, c'est-à-dire, les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

Les caractères de l'humilité en saint Jean-Baptiste: description de sa naissance, de ses austérités, de sa vie: si grand, que pris pour le Christ. Éclat de sa naissance sacerdotale: Jésus-Christ, charpentier. Légation honorable: des prêtres et des lévites, les premiers en dignité; pharisiens, les premiers en doctrine. On s'en rapporte à lui-même. *Tu quis es? Quid dicis de teipso?* « Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même? » C'était une belle ouverture à l'orgueil. Tout le monde est préoccupé en sa faveur, et il ne lui coûtera qu'un aveu pour être honoré comme le Messie; mais il n'aurait garde d'acheter le plus grand honneur du monde par une mauvaise action.

Premier caractère d'humilité: Non-seulement [de] ne rechercher pas, mais de rejeter les louanges quand elles viennent d'elles-mêmes.

Second caractère: Refuser constamment les fausses louanges: *Non sum ego Christus*²: « Je ne suis pas le Christ. »

¹ Joan. 1, 19, 22.

² Ibid. 20.

Troisième caractère: Les véritables et les vrais talents pris non du côté le plus éclatant, mais du côté le plus bas. Il était Élie; Jésus-Christ l'a dit: il était prophète, et plus que prophète¹; le même Jésus-Christ. Il n'est pas Élie en personne, il n'est pas prophète selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent: il dit absolument qu'il ne l'est pas; du côté le moins favorable.

Quatrième caractère: Ne dire pas seulement de soi ce qui est humiliant, mais l'inculquer: ce qui est marqué par ces paroles²: *Et confessus est, et non negavit, et confessus est*: « Et il le confessa et ne le nia pas, et il le confessa. »

Cinquième caractère: Exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en faisant voir qu'on ne l'a pas de soi-même, et que de soi-même on n'est rien. Qui êtes-vous? Je suis une voix. Quoi de moins subsistant et de plus rien qu'une voix, un son, un air frappé? Je parle, je cesse; en un instant tout est dissipé. Il ne dit pas, Je suis celui qui crie; mais, Je suis la voix de celui [qui crie]: un autre parle en moi. La voix ne subsiste que par celui qui parle. Je cesse de vouloir parler, la voix cesse en un instant; il n'en reste rien. Rien de plus dépendant d'autrui que la voix.

Sixième caractère: Autre manière d'exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en se comparant à quelque chose de plus grand, comme saint Jean à Jésus-Christ: *Ego baptizo in aqua; medius vestrum stetit*³: *ille est qui baptizat in Spiritu sancto et igni*⁴: *ante me factus est, quia prior me erat*⁵: « Moi je baptise dans l'eau: il y a quelqu'un au milieu de vous; c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit et le feu: il a été fait avant moi, parce qu'il était avant moi. » Dans cette comparaison, qui ose se réputer quelque chose, surtout si celui qui est si grand, et à qui il se compare, a été dans l'abjection comme Jésus-Christ? *Medius vestrum*: « Parmi vous. » Nulle distinction: *Quem vos nescitis*: « Que vous ne connaissez pas. » Qui ose vouloir se signaler et se distinguer, quand Jésus-Christ [est] inconnu?

Voilà comme il s'abaisse: pas digne des courroies de Jésus-Christ: lui, au-dessous des pieds, et Jésus-Christ le met à la tête.

Je viens ensuite à l'explication du culte de la messe: les préparations du sacrifice: *Parate viam Domini*⁶: « Préparez la voie du Seigneur. »

¹ Matth. xi, 9, 14.

² Joan. i, 19.

³ Ibid. i, 26.

⁴ Matth. iii, 11.

⁵ Joan. i, 30.

⁶ Matth. iii, 3.

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'ÂVENT,
SUR LA VÉRITABLE CONVERSION.

Nécessité de la solitude, pour parvenir à une solide conversion: caractère d'un vrai pénitent: remèdes propres à sa guérison: combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude, quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Ego vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Joan. i, 23.

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes; et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui était à Jérusalem, qu'ils envoient dans notre Évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Élie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble et fidèle ami de l'Époux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulassent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés, et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru, et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre: tant il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes frères, à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Église nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Écoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses ins-

tructions, prions la très-sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire, médiateur entre la loi et l'Évangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main, qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs; « Il faudrait que tout fût parlant et résonnant en eux: » *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere*, comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix; mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non-seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « Race de vipères qui vous avertis de fuir la colère à venir? »

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri, qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes frères, l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui; puisqu'il est tout voix

¹ Matth. iii, 7.